Thomas Römer, L'invention de Dieu

Paris, Éditions du Seuil, coll. « Les Livres du nouveau monde », 2014,
352 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/27452>

DOI : 10.4000/assr.27452

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 364

ISBN : 978-2-7132-2515-4

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Thomas Römer, L'invention de Dieu », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 172 | octobre-décembre, mis en ligne le 09 juin 2016, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/27452> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.27452>

Ce document a été généré automatiquement le 21 décembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Thomas Römer, L'invention de Dieu

Paris, Éditions du Seuil, coll. « Les Livres du nouveau monde », 2014, 352 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Thomas Römer, L'invention de Dieu, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Les Livres du nouveau monde », 2014, 352 p.

- 1 Est-ce en remontant à la source que l'on trouve l'eau la plus claire ? Sans doute pas. Dans cette mise au net de l'invention de Dieu, la source serait, à l'évidence et par nécessité, la Bible. Écrite à mille mains plus une, et en plus d'un temps d'histoire, elle propose, de l'avènement du Dieu du peuple juif, un récit composite et plusieurs fois réécrit, où postures théologiques, référents historiques, échappées mythiques, fiction et diction s'entremêlent. Il convient alors d'en briser radicalement les lectures « révélées » pour tenter de comprendre, du « dieu » de la Bible, la lente advenue comme Dieu transcendant, unique, universel, pour un peuple élu sur une terre de promesses. Thomas Römer, spécialiste unanimement reconnu de l'Ancien Testament, propose une exceptionnelle relecture des textes bibliques, en leur tripartition : Pentateuque (Torah), Prophètes, Écrits (notamment les Psaumes) – qui fait éclater et réordonne les temporalités supposées, ouvrant la Bible hébraïque à la quête enfin possible de la genèse de Dieu. Son invention, à proprement parler, que le texte sacré dit par bribes et en sous-main, et qu'il faut avérer aujourd'hui en sa neuve conception.
- 2 Dieu n'est certes pas une « création » ex nihilo, non plus que l'ultime étape d'une évolution millénaire, mais dont il serait l'aboutissement pour ainsi dire providentiel. Mais dieu est un nom d'abord parmi d'autres, en qui convergent des significations contraires, dieu de violence et d'orage, de destruction et de souffle, qui se dit aussi bien « celui qui est », et qui s'énonce en des temps premiers *El*, *Adonay*, *Élohim*, dont les textes bibliques attestent d'une prononciation initiale, jusqu'à ce que le tétragramme *Yhwh* en condense les significations et valeurs opposées ou disparates. S'il est ainsi dès le départ une interrogation sur la signification du nom, sa prime énonciation, malgré ou en deçà de l'interdit de principe, qui progressivement s'imposera, c'est parce qu'il répond primitivement à des fonctions essentielles : dieu de la guerre, dieu de colère, dieu des steppes en contexte du Sud, où il semble apparaître en sa « forme » actuelle. Sans doute d'origine non israélite, ainsi que le laisserait entendre quelque verset du Deutéronome, *Yhwh* apparaît comme l'un des fils de *El*, le dieu cananéen, en pays d'Ougarit (Syrie actuelle). C'est en questionnant toute trace textuelle, archéologique, onomastique, épigraphique, qu'un dieu devient un autre dieu, déplaçant les géographies convenues, désert ou montagne, et pour finir en territoire édomite au sud de Juda. On le voit, telle figure divine, des steppes et des régions arides, est équivalente à celle de Seth, le dieu tutélaire des Égyptiens vivant « à l'étranger ». D'un verset (Juges 5), on peut entendre *Sinaï* comme « un autre nom pour *Yhwh* ». À l'origine, le nom de Dieu est-il un toponyme ? Ou une « divinité » de montagne ?

- 3 Revisitant les noms et les lieux, Th. Römer dit de Moïse, « figure de la tradition dont il n'existe aucune trace historique », que son nom n'en est pas un, mais un lexème égyptien qui signifie « engendrer ». Le réseau sémantique est ainsi largement ouvert. De l'homme-Moïse au mont du Sinaï, d'une figure de « créateur » à un espace d'emblée divin, il est une conjugaison, une « rencontre » de signes qui l'un pour l'autre font écho. Il en ressort que *Yhwh* « n'a pas été le dieu d'Israël depuis toujours », mais que la relation de ce dieu à ce peuple « est le fruit de cette rencontre ». Au reste, à prendre les mots à leur racine, d'Israël à *Yhwh* on va d'un sol ou d'un peuple qui signifie « combattre », à un dieu dont le nom vaut guerre et colère. Plus encore : les découvertes archéologiques et les déchiffrements épigraphiques ne vérifient aucunement « l'émigration » de ce groupe-peuple à partir d'Égypte. « Rien n'est dit d'une provenance en dehors de la Palestine ». Mais, du « clan "Asriel" » installé dans la montagne d'Éphraïm, il est question dans le Pentateuque. Serait-ce le prime nom d'Israël, et sa terre d'origine ? Où l'on vénérerait le dieu *El*, avant d'en venir à *Yhwh* ? Le culte de *Yhwh*, écrit Th. Römer, aurait pu « garder la mémoire de la vénération du dieu *El* sous différentes formes ».
- 4 Rien d'une évolution. Mais une translation, un déplacement, une réécriture récapitulant un ancien monde en un nouveau langage. Qui fonde la relation à Dieu comme pacte et alliance, créant « un lien de sang » entre ce peuple et ce dieu. Un millénaire avant notre ère, *Yhwh* « devient un dieu tutélaire » des rois Saül, David, Salomon fondateurs (mythiques ?) de lignées royales, sans que la dynastie davidique puisse être de transmission biologique avérée. Serait-elle une « construction mythique » ? Historicités complexes donc, écrit Th. Römer, et toponymies manifestant le « culte » de divinités multiples, gérant moissons, récoltes et fertilité. Dont témoignent les noms royaux, ancêtres et descendants, où *El* et *Baal* fondent des dénominations théophores. Il n'est pas jusqu'à Jérusalem qui ne garde mémoire de *Shalem*, divinité du crépuscule, attestée dans les textes d'Ougarit, terre décidément originaire des destins juifs. Le temple lui-même se fonde sur un sanctuaire qui fut d'abord « celui d'une divinité solaire à laquelle on a associé *Yhwh* ». Dieu solaire justicier, et/ou dieu de l'orage, dont certains psaumes bibliques conservent traces. *Yhwh* ne se substitue pas véritablement à ce socle de divinités : il en assume les fonctions, en subsume les significations.
- 5 Rien d'un passage à quelque « abstraction » qui éteindrait les cultes antérieurs, mais, de ces cultes, la prise en charge en leur signification essentielle, tous « héritages » confondus. L'auteur dit « intégration ». *Yhwh* « intégra les traits d'*El* ainsi que des traits solaires : il devint [...] un "Seigneur du ciel" ». Et fut, parmi ces « dieux », la divinité la plus importante. Mais il en va ainsi du mythe d'Israël formant « un grand royaume sous David et Salomon ». Cela, précise Th. Römer, « relève davantage de l'imagination des auteurs bibliques que de la réalité historique ». Il reste que, dans le royaume de Juda, *Yhwh* devient « le roi principal », absorbant les fonctions du « dieu solaire » et « combinant les fonctions de deux dieux, *El* et *Baal* ». Ainsi commence à naître le Dieu des Hébreux, supérieur au dieu des enfers, et représenté par le roi qui en incarne le règne. Cette « incarnation » est inséparable de l'interdit de représentation qui va peu à peu s'imposer, comme peu à peu disparaissent « les visions directes de *Yhwh* » dans les livres prophétiques, quand bien même les Psaumes en mentionnent encore « la vision de la face », mémoire de « l'arrière-fond d'une représentation de *Yhwh* dans le temple ». Ce sera désormais le rouleau de la Torah qui va rendre visible la parole du dieu

invisible. Cette écriture seule fonde enfin la relation entre Israël et *Yhwh*, sur les décombres d'une imagerie dont elle ne retient que les catégories constitutives.

- 6 Attestée par des documents archéologiques, la campagne assyrienne en – 701 contre la Palestine épargne « miraculeusement » Jérusalem. Ces événements, attribués à l'intervention de *Yhwh* qui contraint l'assaillant à lever le siège de la cité, renforcent « l'unicité de Jérusalem et de la colline du Temple », précise Th. Römer. Jérusalem va progressivement devenir le lieu où le culte de *Yhwh* va exclusivement se centraliser. Et, d'une certaine façon, se « purifier », sous les règnes d'Ézechias, de Manassé et surtout de Josias, par la disparition de la divinité féminine *Ashérah* longtemps associée à *Yhwh*, dont témoignent plusieurs passages de la Bible hébraïque. Cette « visée monolâtrique » confirme le triple mouvement qui s'engage, de centralisation, d'unicité et d'universalité du culte de *Yhwh*, et l'instauration d'un « grand royaume judéen indépendant ». S'il n'est pas encore « unique », Dieu est désormais « unitaire ». Qu'il soit « un » correspond à l'existence d'un seul lieu de culte légitime, qui réclame une « loyauté absolue » vis-à-vis du Dieu d'Israël. Et à ce dieu qui très vite sera dit « unique » en un lieu unique, va s'attacher, par ce que Th. Römer appelle « la dialectique du Un et du Tout », un sanctuaire unique en Israël, cette « tribu unique » entre tous les peuples. Ainsi, par l'exigence d'un culte rendu à un seul Dieu, et à ce seul Dieu, se déploie la logique monothéiste qui vient couronner ce que Th. Römer nomme « la carrière du dieu *Yhwh* ».